

6161

E98

U.3



Capilla Alfronsiana  
Universidad de Salamanca



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA  
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

## ABRÉGÉ

DES

## VOYAGES MODERNES.

### LIVRE VI.

#### VOYAGES EN ASIE.

#### ILES LIEOU-KIEOU.

LORSQUE *l'Alceste* et *la Lyre* eurent débarqué à l'embouchure du Peï-ho lord Amherst et sa suite, ces deux bâtimens firent voile pour la côte de Corée qui borne à l'est la mer Jaune. Comme il n'était pas nécessaire qu'ils arrivassent à Canton avant que l'ambassade y fût parvenue, les capitaines résolurent de consacrer le temps dont ils pouvaient disposer, à la reconnaissance de plusieurs points de ces parages sur lesquels l'on n'avait à cette époque que des renseignemens imparfaits.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1816 on partit : bientôt on eut

XIII.

1

connaissance de la côte de Corée à l'est, et l'on découvrit plusieurs îles; un détachement débarqua, aussitôt les habitans s'avancèrent en corps, et par tous les moyens possibles, firent entendre aux Anglais qu'ils devaient se rembarquer; ils les prirent même un peu rudement par le bras et les poussèrent. On ne montra aucune impatience de ce traitement peu civil, parce qu'on voulait se concilier leur amitié; mais l'on n'y gagna rien: on tâcha vainement de se faire entendre de ces gens; un Chinois qui accompagnait les Anglais n'y réussit pas; il ne put lire ce qu'ils écrivirent, quoiqu'ils fissent usage de caractères chinois; quand ils parlèrent, leurs discours furent inintelligibles pour lui.

On s'éloigna de ces îles que M. Maxwell, capitaine de *l'Alceste*, nomma groupe de sir James Hall, en l'honneur du président de la société royale d'Edinbourg, et père du capitaine Hall, commandant *la Lyre*. Elles sont situées par 57° 50' de latitude nord et 122° 26' de longitude est.

On continua le jour suivant à naviguer entre des îles; on jeta l'ancre, on descendit à terre, on ne fut pas mieux reçu que dans la première île que l'on avait voulu visiter; les insulaires forcèrent par leurs cris, leurs huées et leurs gestes, les Anglais à se rembarquer. Quand ceux-ci prirent ce parti, les naturels témoignèrent leur joie

et leur donnèrent la main pour les empêcher de glisser en marchant sur les pierres du rivage; voyant même qu'un des canots était échoué, plusieurs se déshabillèrent, sautèrent dans l'eau et le poussèrent au large.

Le 4 on mouilla dans une baie du continent. Le pays paraissait très-peuplé; on essaya encore de débarquer, les habitans témoignèrent leur mécontentement, et sortirent dans leurs canots au-devant des Anglais; leur chef vint à bord de *la Lyre*, il s'assit sur le pont, et parla long-temps et avec beaucoup de calme, comme s'il eût été persuadé que tout le monde comprenait ses discours. Son secrétaire tenait la plume. Quand il eut fini, celui-ci remit son papier au chef qui le présenta au capitaine, et qui eut l'air très-surpris et très-chagrin quand il s'aperçut qu'on ne pouvait interpréter sa note.

Ce chef était un vieillard d'un extérieur respectable, sa barbe lui descendait plus bas que la ceinture, il était vêtu d'une robe extrêmement ample; les rebords de son chapeau avaient plus de trois pieds de largeur.

Satisfait de l'accueil qu'il avait reçu, il quitta *la Lyre* et dit à ses gens d'accoster *l'Alceste*. Le capitaine Maxwell le fit entrer dans la chambre. S'étant assis, il dicta de nouveau une note à son secrétaire, et la présenta au capitaine; celui-ci,

pour lui montrer qu'elle était inintelligible pour lui, écrivit ces mots en anglais sur un morceau de papier : « Je ne comprends pas un mot de ce que vous dites ; » puis remit le papier au vieillard qui examina les caractères, et finit par faire signe qu'il n'en pouvait rien déchiffrer ; M. Maxwell imita ses gestes pour le papier écrit en coréen.

Alors le chef coréen eut recours aux signes et n'employa pas d'autre langage. Il était fort gai et paraissait charmé des soins que l'on prenait pour lui plaire. Il but et mangea avec les Anglais à leur manière et fut très-poli ; il examina toutes les parties du vaisseau avec beaucoup d'attention ; cependant, pour satisfaire sa curiosité, il fut obligé dans quelques endroits de quitter son chapeau de cérémonie ; ce qu'il ne faisait qu'avec répugnance.

Il revint le lendemain, et les Anglais devinrent si pressans dans leurs demandes de lui rendre leur visite à terre, qu'il fut obligé d'y consentir ; mais à peine on eut débarqué, sa physionomie changea ; bientôt il fondit en larmes, on marcha vers un village qui était en vue, le vieillard pleura plus fort, sanglota et finit par pousser des hurlemens. Les Anglais le supplièrent de leur apprendre la cause de cette affliction terrible ; il leur adressa un long discours auquel ils ne comprirent rien

excepté le signe de passer à plusieurs reprises sa main en travers de son cou, ce qui signifiait, à ce que l'on supposa, que sa vie était en danger. Tous les efforts pour apaiser sa douleur ayant été inutiles, l'on n'eut d'autre parti à prendre que de retourner à bord des vaisseaux ; alors il parut honteux de sa conduite ; mais il ne leur adressa aucune invitation de se promener à terre.

Les bâtimens naviguèrent ensuite au sud, et reconnurent, à leur grande surprise, que ce que l'on avait regardé jusqu'alors comme la côte de Corée, était réellement un amas de petites îles dont l'existence avait été inconnue ; leur nombre est incalculable. Du haut d'une éminence sur laquelle on put gravir dans un des îlots, on conta cent vingt îles en vue, et pendant une course de près de cent milles, la mer en parut constamment couverte. Il n'y a peut-être pas, sur la surface du globe, un archipel aussi nombreux. Partout où les Anglais abordèrent, on leur manifesta le même empressement pour qu'ils eussent à se rembarquer ; de sorte qu'il est très-probable que le gouvernement de Corée n'est pas moins opposé que ceux du Japon et de la Chine à l'admission des étrangers.

Le 13 septembre les Anglais, après s'être éloignés de la Corée, signalèrent l'île de Soufre ; le gros vent et les brisans les empêchèrent d'y aborder.

Le volcan sulfureux d'où l'île tire son nom est sur la côte du nord-ouest; il répand une fumée blanche, et l'odeur du soufre est très-forte sous le vent du cratère. Les rochers voisins du volcan sont d'un jaune pâle avec des raies brunes.

En continuant à naviguer au sud, on aperçut le 14 la grande Lieou-kieou. Pendant que l'on cherchait un port, le long de la côte occidentale, on fut accosté par plusieurs pirogues des indigènes. On n'avait pas encore vu des gens si doux et si bienveillans. Du moment qu'ils furent le long du bord, dit le capitaine Hall, l'un d'eux nous tendit une jarre d'eau, et l'autre un panier de patates bouillies, sans avoir l'air d'attendre rien en retour. Leurs manières étaient polies et respectueuses, ils se découvraient la tête en notre présence, nous faisaient une inclination quand ils nous parlaient; et quand nous leur donnions du rum, ils ne le buvaient que quand ils avaient salué chaque personne qui les entourait. Une autre pirogue aborda *l'Alceste*, on jeta une corde aux insulaires, ils y attachèrent un poisson et s'en allèrent. Cette conduite nous laissait concevoir des espérances, et nous était surtout agréable après la réception froide et repoussante des Coréens.

Le 16 on parvint à doubler les récifs de corail dont l'île est entourée, et l'on jeta l'ancre dans la

rade de Napakiang, sur la côte occidentale. • Nous fûmes bientôt, dit le capitaine Hall, entourés de pirogues remplies de naturels, qui vinrent en foule à bord avec leurs enfans. Ils étaient vêtus d'une robe flottante attachée autour de la ceinture; leurs cheveux étaient relevés tout autour de la tête, et formaient sur le sommet un nœud fixé par deux longues aiguilles de métal. Une heure après, un homme qui paraissait d'un rang supérieur aux autres, arriva au vaisseau, et nous reconnûmes, avec une extrême satisfaction, qu'il comprenait notre domestique chinois, qui ne nous avait été d'aucune utilité sur la côte de Corée. Le capitaine Maxwell, apprenant qu'il y avait sur le rivage des mandarins d'un rang supérieur à celui de cet insulaire, s'excusa de recevoir sa visite, tant pour engager les principaux personnages à se rendre à bord, que pour conserver sa dignité, point très-important chez les Chinois et chez les nations qui dépendent d'eux, et qui toutes répondent à la condescendance par des manières hautaines.

• Avant de retourner à terre, cet homme nous demanda pourquoi nous étions venus dans ce port. Nous répondîmes, par l'intermédiaire de notre interprète, que nos vaisseaux ayant souffert du mauvais temps et de leur long séjour à la mer, exigeaient des réparations qui ne pouvaient se faire que dans un port sûr; nous ajoutâmes que nous

donnerions de plus amples explications aux mandarins supérieurs. Nous étions préparés d'avance à ces questions, d'après la réception que l'on nous avait faite en Corée, et d'après ce que l'on sait du caractère des peuples qui habitent ce coin du globe. Il était donc, en quelque sorte, heureux que *l'Alceste* eût réellement besoin de se radouber. Car, si nous avions donné, pour motif de notre arrivée, la curiosité et le désir de faire de nouvelles découvertes, des peuples auxquels de pareilles idées sont tout-à-fait étrangères, nous auraient probablement supposé des intentions dangereuses.

• A la fin du jour, il vint du large un grand nombre de pirogues de pêche, et toutes nous accostèrent; des pêcheurs montèrent à bord, arrangèrent nos lignes et garnirent les hameçons. Tout le rivage était couvert de spectateurs; l'affluence était plus grande sur les deux moles formant l'entrée du port: la variété infinie de couleurs qu'offraient leurs vêtemens, présentait un coup-d'œil très-animé.

« Dans la soirée, le capitaine Maxwell et moi, nous sommes allés reconnaître le mouillage; les écueils n'y étaient pas nombreux: en même temps un officier fut envoyé pour examiner l'intérieur du port; il trouva l'entrée beaucoup trop basse pour la frégate.

« A mon retour à bord, M. Clifford, mon lieutenant, m'apprit qu'il avait régala plusieurs insulaires d'un extérieur recommandable, qui lui avaient fait une visite. Ayant compris son désir de connaître les noms de différentes choses en leur langue, il en a recueilli un grand nombre. Nous trouvons, avec surprise, que le mot tobacco (tabac), a la même signification dans leur idiome que dans le nôtre.

« J'allai à bord de *l'Alceste* le 17 dans la matinée; deux mandarins attendaient que le capitaine pût les recevoir. Bientôt on annonça que le ta-jin (titre usité en Chine et dans les îles Lieou-kieou, pour désigner les personnes d'un rang supérieur), demandait à voir les mandarins; ils furent introduit en cérémonie dans la grande chambre. Ils refusèrent d'abord de s'asseoir, faisant en même temps des révérences profondes; ils pliaient le corps et portaient à leur visage leurs mains appliquées l'une sur l'autre. On parvint à vaincre leurs scrupules; le premier mandarin s'assit à la gauche de M. Maxwell, le second à ma gauche, et le troisième auprès de celui-ci: tous observaient le silence le plus respectueux. M. Maxwell leur dit que les vaisseaux sous son commandement appartenaient au roi d'Angleterre, qu'ils avaient transporté en Chine un ambassadeur, chargé d'offrir des présens à l'empereur, et qu'en retour-

nant à Canton, ils avaient éprouvé de très-gros temps, qui les avaient forcés de relâcher sur cette rade pour se radouber et se ravitailler.

« Les mandarins exprimèrent d'abord leur empressement à nous aider autant que cela dépendait d'eux, puis nous dirent que leur port n'était pas assez profond pour un grand vaisseau comme le nôtre, et nous indiquèrent celui de King-ching comme sûr et commode, et seulement éloigné de quelques lieues de notre mouillage actuel; ils finirent par nous promettre un pilote et un canot pour nous y conduire. M. Maxwell, qui répugnait à quitter ce mouillage avant d'être sûr d'en trouver un meilleur, proposa d'envoyer *la Lyre* examiner celui dont il était question. Après un moment de réflexion, les chefs répondirent qu'ils ne pouvaient pas prendre sur eux de fournir des pilotes à la corvette sans consulter le grand personnage à terre. Nous étions fort curieux de savoir quel était ce personnage; ils éludèrent toutes nos questions à ce sujet. Alors M. Maxwell demanda où résidait le roi, annonçant son désir de lui rendre ses devoirs: ils combattirent fortement cette idée, ajoutant de plus qu'il était impossible, puisque le monarque demeurait à plus de mille milles de distances. Ils parurent ne pas s'apercevoir de l'inconséquence de leurs discours, lorsqu'ensuite ils dirent qu'ils pourraient recevoir, dans quelques

heures, une réponse de la cour relativement aux pilotes dont *la Lyre* avait besoin.

« L'air de franchise et de bonté de tous ces insulaires nous avait fait espérer qu'on ne nous imposerait aucune gêne; nous fûmes donc d'autant plus contrariés lorsque nous remarquâmes, que chaque fois que nous parlions d'aller à terre, ou que nous faisons quelque question sur leur roi, les mandarins montraient de l'inquiétude et répondaient avec mystère. Cependant nous nous consolions, en supposant qu'une plus ample connaissance dissiperait leur défiance.

« La conférence terminée, les mandarins furent invités à se promener autour de la chambre, ce qu'ils acceptèrent avec un plaisir manifeste. Jusqu'alors ils avaient conservé une gravité conforme à la circonstance, sans montrer la moindre curiosité, quoique entourés d'objets nouveaux pour eux. Dès que nous fûmes levés, ils mirent de côté toute espèce de cérémonial, et examinèrent tout avec attention, notamment les globes, les livres et les miroirs. Leurs manières étaient polies et modestes, ils témoignaient le désir de tout voir, et cependant y mettaient une discrétion remarquable. Leur habillement était singulièrement gracieux; il consiste en une robe flottante, à grandes manches; elle est retenue autour de la taille par une large et riche ceinture de soie bro-

dée ; un bonnet cylindrique jaune , des sandales de paille très-proprement tressées, et mises par dessus des espèces de bottines en coton. Deux de ces mandarins étaient vêtus de robes d'un jaune clair ; le troisième , d'une robe bleu foncé, rayée de blanc ; le tout de coton. Tous trois avaient des éventails, ils les placent à la ceinture, ainsi qu'une petite pipe et un sac à tabac. En nous quittant, ils nous promirent de revenir dans la soirée, aussitôt que la réponse du grand personnage serait arrivée.

« Pendant toute cette matinée, l'espace qui nous séparait de la côte fut couvert de pirogues contenant chacune environ dix personnes. La scène était très-animée, car aucune des bandes qui venaient à bord de nos vaisseaux n'y restait long-temps, de sorte que les pirogues étaient continuellement en route ; le nombre de ceux qui firent le voyage dut être prodigieux. Tous parurent enchantés de la permission qui leur fut accordée de parcourir les bâtimens ; aucun n'en abusa. Les manières de ces peuples, même parmi les gens de la classe la plus basse, sont décentes et polies ; sa curiosité est renfermée dans les bornes de la discrétion : son langage est d'une douceur extrême. Nous vîmes dans une pirogue plusieurs insulaires qui prenaient des dessins de nos vaisseaux ; ils cachaient leur ouvrage quand

ils s'apercevaient qu'on les observait. Comme nous avions dit que *l'Alceste* avait besoin d'être radoubée, ils y envoyèrent des ouvriers ; mais leurs outils étaient d'une petitesse disproportionnée avec le travail à faire.

« Nous fûmes frappés de la variété qui existait dans la couleur et dans la coupe des vêtemens des insulaires. Tous les habillemens étaient de coton, la couleur bleue dominait. Les enfans étaient généralement vêtus avec plus de recherche que les hommes faits ; quant aux femmes, nous n'en pouvons rien dire, nous n'en vîmes aucune. Ces insulaires se rasent le sommet de la tête, mais la manière dont ils relèvent leurs cheveux, cache l'endroit dégarni. Ils laissent croître leur barbe et leurs moustaches, et les soignent beaucoup. Ils sont de petite taille et bien proportionnés ; leur démarche gracieuse s'accorde parfaitement avec la forme de leurs vêtemens. A peu d'exceptions près, ils ont le teint cuivré, et quelques-uns l'ont très-foncé ; d'ailleurs leur physionomie est remarquable par une expression de douceur et d'intelligence ; ils ont les yeux noirs, le regard tranquille, les dents régulières et d'une blancheur éclatante. Leur maintien est modeste, timide, respectueux ; ils nous ont paru un peuple aimable et intéressant.

« Les deux mandarins que nous avions vus le

matin, et qui d'après ce que nous apprîmes, se nommaient Oukouma et Jima, revinrent à bord dans la soirée, pour nous annoncer que n'ayant pas reçu de réponse du grand personnage, ils ne pouvaient envoyer des pilotes à l'houni-goua, ou petit vaisseau; ils étaient accompagnés d'un autre mandarin, qu'à son extérieur nous prîmes pour un Chinois; d'ailleurs il comprenait très-bien notre interprète, ses manières cérémonieuses et son air dédaignant nous déplurent. Ils nous dirent que l'on avait envoyé aux vaisseaux un présent de vivres. Nous leur parlâmes de notre intention d'aller à terre le lendemain pour faire une visite au grand personnage; ils répliquèrent que personne dans l'île ne méritait cette qualification. Ils mirent également de côté tous les autres prétextes que l'on pût alléguer pour descendre à terre, de sorte que M. Maxwell pour couper court aux objections, dit que sa santé exigeait qu'il y allât: alors le nouveau venu offrit de lui envoyer son médecin; le capitaine répliqua qu'il en avait un à bord, et que c'était lui qui lui avait prescrit une promenade à cheval dans l'île. Ils se mirent à rire et parlèrent d'autre chose.

« Voyant leur éloignement pour nos projets de débarquement, l'on n'en parla plus, afin de ne pas les indisposer. Avant leur départ, M. Maxwell montrant du doigt des pipes leur demanda

s'ils voulaient fumer, ils furent très-reconnaissans de cette attention, cependant ils ne voulurent commencer que lorsque nous leur eûmes donné l'exemple, ils parurent plus à leur aise qu'auparavant, et nous nous séparâmes très-bons amis.

« Le lendemain M. Maxwell me fit dire que son intention était de débarquer à quelque distance de la ville, afin d'observer la hauteur méridienne du soleil avec un horizon artificiel; au moment où je partais pour l'accompagner, je reçus la visite de deux mandarins, l'un venait pour inspecter le mesurage de *la Lyre*, l'autre qui paraissait d'un rang inférieur, s'informa pourquoi tous les présens de vivres et d'autres provisions que l'on nous avait envoyés n'étaient pas venus à la fois.

« Ce délai m'empêcha d'arriver à temps pour l'observation. Je trouvai M. Maxwell avec Oukouma et d'autres mandarins, entourés d'une foule immense. A notre demande, Oukouma, qui paraissait jouir d'une grande autorité, fit asseoir tout le monde en rond; les physionomies de tous les spectateurs exprimaient un grand étonnement de nos opérations qui sans doute étaient regardées comme magiques.

« Nos instrumens excitèrent leur attention; quand on versa dans un bassin du mercure qui dut leur paraître du métal fondu, la foule répéta